fauche plus tôt, on perd sur la quantité, et le séchage est plus difficile ; si l'on attend plus tard, les tiges deviennent dures, et le fourrage est de qualité inférieure. Cependant, lorsqu'on destine le foin des vesces à la nourriture des chevaux, on peut attendre, pour faucher cette plante, qu'une partie des siliques soient déjà formées. Lorsque les vesces se couchent, ce qui arrive assez fréquemment dans les sols fertiles et dans les années humides, il ne faut pas tarder de les faucher parce qu'alors les pluies les font bientôt pourrir par-dessous ; ce qui nuit beaucoup à la qualité du fourrage.

Alors, si l'on tarde plus longtemps à faucher, les plantes repoussent du pied au lieu de croître en hauteur, et l'on n'obtiendrait ensuite qu'un fourrage mêlé de tiges dures et de pousses trop tendres ; on perdrait beaucoup aussi sur la coupe suivante.

La conversion de toutes ces plantes en fourrage sec, ainsi que des autres plantes du même genre exige une manœuvre tout à fait différente de celle qui convient au foin des prairies. Les feuilles des graminées et des autres plantes qui sont les plus communes dans les prairies sont longues et se pelotonnent ensemble, de sorte qu'elles se laissent facilement amasser au râteau ; au contraire celle du trèfle et des autres plantes du même genre sont arrondies et lorsqu'elles sont séparées des tiges, elles tombent à terre et sont perdues pour le fourrage ; cependant, les feuilles sont la partie la plus savoureuse et la plus nourrissante de la plante, le traitement qu'on fait éprouver à ces fourrages doit donc avoir pour but principal de conserver les feuilles autant qu'il est possible. Le meilleur procédé, pour arriver à ce but, consiste à laisser le trèfle en andains pendant un jour ou deux au plus ; on le met alors en petits tas de 2 à 2½ pieds de diamètre sur autant d'élévation, nommés dans quelques cantons, *chevrottes* ou *bocottes*. Si le temps est beau, on laissera subsister ces chevrottes sans y toucher pendant deux ou trois jours ; si elles ont été aplaties par une forte pluie, on se contente de les retourner en les desserrant le plus qu'on peut, de manière que l'air les pénètre bien. Aussitôt que ces chevrottes sont à moitié sèches, on les transporte une à une entre les bras, pour en former des tas coniques d'environ six pieds de hauteur, qu'on presse un peu à mesure qu'on les construit, et dans lesquels on dispose le fourrage avec beaucoup d'uniformité. Si ces tas sont faits avec soin, c'est-à-dire, bien régulièrement et bien formés en pointes aiguës, le fourrage achève de s'y dessécher complètement, sans qu'il soit besoin d'y toucher jusqu'au moment du chargement, et les plus fortes averses ne les endommagent pas. C'est du soin avec lequel on forme ces tas

que dépend tout le succès de l'opération ; car des tas irréguliers, formés avec négligence, se laissent facilement pénétrer par les pluies. Dès que le trèfle approche de la dessiccation, on ne doit jamais le toucher que le soir et le matin, et jamais à la chaleur du jour, parce qu'alors il se brise trop facilement et l'on perd beaucoup de feuilles : ce procédé coûte très-peu de main-d'œuvre, et l'on obtient un fourrage d'une excellente qualité, à moins que le temps ne soit excessivement pluvieux.

Si la dessiccation des chevrottes était plus avancée sans être encore complète, il vaudrait mieux les mettre en tas plus gros, c'est-à-dire, de la contenance de 25 à 30 bottes de foin sec. On élève ces tas un peu haut, en y faisant monter un ouvrier pour arranger le fourrage avec régularité, et l'on dispose les tas en forme de pain de sucre bien régulier. Ces tas sont également à l'abri des mauvais temps lorsqu'ils ont été faits avec soin, et la dessiccation du fourrage s'y achève fort bien.

On a recommandé, il y a une trentaine d'années, sous le nom de méthode *Klapmayer*, un procédé particulier pour la dessiccation des fourrages de cette espèce. Ce procédé consiste à les disposer, peu de temps après le fauchage, en très gros tas, dans lesquels il se développe promptement une chaleur considérable. On saisit l'instant où la température est très-élevée, pour démonter les tas et étendre à l'entour le fourrage, qui sèche alors en peu de temps. On a abandonné partout cette méthode, parce qu'il est fort difficile d'obtenir que la fermentation se développe d'une manière égale dans toutes les parties du tas. C'est, au total, une opération fort délicate ; et d'après les expériences répétées que j'en ai faites, je ne conseillerais à personne de s'y livrer.

Ce que j'ai dit du trèfle dans tout cet article s'applique également aux vesces, au sainfoin, à la lupuline et autres plantes du même genre.

MATHIEU DE DOMBASLE.

Questions et Réponses

Moyen de reconnaître la faculté germinative des semences.

Nous attirons l'attention d'un abonné et de tous les intéressés sur l'excellent article sur ce sujet extrait du *Calendrier du bon Cultivateur*.

L'homme qui s'occupe de culture éprouve bien souvent le besoin de reconnaître la faculté germinative des

semences qu'il a achetées ou qu'on offre de lui vendre, ou bien de celles qui, récoltées par lui-même, sont déjà d'une date assez ancienne pour qu'il doute s'il peut encore les semer avec confiance. C'est à l'époque des semailles du printemps qu'on a le plus fréquemment besoin de se livrer à des épreuves de ce genre. Je puis, d'après une longue expérience, recommander le moyen suivant comme très commode et donnant des résultats certains.

On garnit le fond d'une soucoupe de deux morceaux de drap un peu épais que l'on a humectés à l'avance, et que l'on place l'un sur l'autre. On répand par-dessus un nombre indéterminé de grains de la semence que l'on veut essayer. Ces grains doivent être clair-semés, de manière qu'aucun d'eux ne soit en contact avec les voisins. On les couvre ensuite d'une troisième pièce de drap semblable aux deux premières et humectée de même. On place la soucoupe dans un lieu modérément échauffé, comme sur la tablette d'une cheminée ou dans le voisinage d'un poêle. Lorsqu'on voit, les jours suivants, que l'étoffe supérieure commence à se dessécher, on verse un peu d'eau par-dessus, de manière à humecter complètement les trois pièces de drap. Mais comme les graines pourriraient infailliblement si elles se trouvaient plongées dans l'eau, au lieu d'être simplement humectées, on a soin, lorsqu'on a versé l'eau, d'incliner un peu la soucoupe pour faire écouler le liquide qui n'a pas été absorbé par les pièces de drap.

Il suffit de lever la pièce d'étoffe supérieure pour observer chaque jour la marche que suivent les graines en se gonflant, en poussant leurs germes au dehors, ou en se couvrant de moisissure, comme cela arrive au bout de peu de jours, pour toutes celles qui ont perdu leur faculté germinative. On juge très-bien par ce moyen, si on a mélangé de la graine vieille avec la nouvelle, parce que cette dernière germe plus promptement. On peut juger si la semence qu'on emploie germe encore à moitié ou aux trois quarts, et augmenter dans la même proportion la quantité que l'on doit en répandre. Beaucoup de semences, par exemple, celles de trèfle, de luzerne, de laitue, etc., montrent leur germe dès le troisième jour, si elles sont nouvelles. D'autres espèces mettent quelques jours de plus ; mais, tant qu'on ne voit pas la moisissure se déclarer sur l'enveloppe des semences, on ne doit pas désespérer de leur germination. Il est d'ailleurs facile de s'assurer de l'état de celles qui peuvent présenter du doute : en écrasant une ou deux entre les doigts, on voit si l'amande est pourrie, ou si elle est encore saine. Dans ce dernier cas, il faut attendre la germination.